



HAL
open science

Franciscanisme et vie intellectuelle française durant l'entre-deux-guerres : une tentative de cartographie

Jacques Cantier

► **To cite this version:**

Jacques Cantier. Franciscanisme et vie intellectuelle française durant l'entre-deux-guerres : une tentative de cartographie. *Etudes franciscaines*, 2013, 6 (2), pp.279-308. hal-00975833

HAL Id: hal-00975833

<https://hal.science/hal-00975833v1>

Submitted on 8 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Franciscanisme et vie intellectuelle durant l'entre-deux-guerres : une tentative de cartographie

Dans *Le Tour de France par deux enfants*, le classique le plus populaire de la littérature scolaire de la Troisième République, l'émerveillement des deux jeunes héros devant un lever de soleil sur les Alpes est l'occasion d'une évocation des devoirs envers Dieu¹. Dans *l'Essai d'esthétique franciscaine* qui est à l'origine de ce dossier, c'est l'arrivée du soir sur un refuge de montagne situé « à la pointe de son rocher comme un vaisseau porté au plus haut de quelque immense vague » qui introduit à la méditation. Cet inédit d'Henri Irénée Marrou est surprenant à plus d'un titre. D'un point de vue formel l'assurance de l'expression, la fraîcheur du ton et la puissance d'un lyrisme contenu révèlent une maîtrise étonnante de ses moyens chez un jeune homme qui a tout juste vingt deux ans. La richesse des références et l'ampleur du propos sont également remarquables puisqu'il s'agit ici de proposer un discours chrétien sur la beauté de la création et sur la profusion des sollicitations culturelles. A l'écart d'un air du temps dominé par un néo-thomisme cérébral, c'est dans la voie d'une esthétique franciscaine plus ouverte au sensible et d'une sagesse libérée par l'esprit de pauvreté de l'encombrement intellectuel que le jeune Marrou entend trouver ses réponses. Les questions posées par l'originalité de ce texte peuvent faire l'objet d'une élucidation individuelle. On verra alors sans doute dans cet inédit une première manifestation d'affinités de Marrou avec la civilisation médiévale, la poésie des troubadours et le « jongleur de Dieu », curiosités dont témoignent la fiche de lecteur à l'ENS consultée par son biographe Pierre Riché². On pourra y repérer le jalon d'un cheminement spirituel constellés d'influences diverses dont les *Carnets posthumes* ont tracé le dessin et dont l'aboutissement dans l'augustinisme n'abolit pas les étapes antérieures³. On y trouvera enfin une réflexion sur le statut de la culture pour un jeune intellectuel catholique d'origine populaire qui annonce l'essai *Fondements d'une culture chrétienne* de 1934. L'objet de cette contribution n'est pas pourtant de développer cette élucidation singulière mais d'essayer de la replacer dans le contexte plus large de l'influence du franciscanisme sur la vie intellectuelle française de l'entre-deux-guerres. Le sujet est vaste et les sources disponibles abondantes mais dispersées. Ce n'est donc qu'un premier tracé qui sera proposé ici dans une tentative de cartographie que d'autres

¹ C'est le cas en tout cas dans la première édition de 1878 qui tient compte de la nécessité d'enseigner les devoirs envers Dieu. Une version laïcisée sera publiée en 1904 et remplacera dans la scène du Mont-Blanc l'émotion religieuse par l'émotion patriotique.

² Pierre Riché *Henri Irénée Marrou historien engagé* Paris, Les éditions du Cerf, 2003, p.23.

³ Henri Irénée Marrou *Carnets posthumes* Paris, Les éditions du Cerf, 2006.

relevés devront compléter et préciser. Avant de tenter d'identifier quelques uns des reliefs franciscains, on commencera par poser, en fond de carte, de rapides éléments contextuels indispensables à la compréhension de l'époque.

Fonds de carte : la visibilité sociale et culturelle du catholicisme français durant l'entre-deux-guerres

Quatre ans de Grande Guerre ont contribué à redéfinir la place du catholicisme dans la société française⁴. Les fureurs qui ont opposé laïques et cléricaux au temps des lois sur les Congrégations et de la Séparation des Eglises et de l'Etat se sont apaisées. Chantre de l'Union Sacrée, Maurice Barrès a pu célébrer la réconciliation des « différentes familles spirituelles de la France », les retrouvailles dans les tranchées de l'instituteur libre-penseur et du curé. Il plaidera dans un de ces dernières campagnes parlementaires pour une reconnaissance officielle du retour sur le territoire national des congréganistes accueillis volontiers durant le conflit et tolérés depuis la fin de celui-ci⁵. Le « baptême du réel » reçu dans les tranchées, selon la formule de Teilhard de Chardin, pousse une nouvelle génération de clercs catholiques à s'engager résolument dans leur époque. Les relations entre la République française et le Vatican se détendent avec la canonisation de Jeanne d'Arc et la recherche de solutions pragmatiques aux questions en suspens concernant l'application de la loi de 1905. Rallumée temporairement par la volonté du Cartel de Gauches de revenir à une application plus stricte du principe de laïcité et la riposte vigoureuse de la Fédération catholique du général de Castelnau, la guerre des deux France fera long feu après 1925. En 1928, la condamnation par le Vatican de l'Action Française contribue à lever une lourde hypothèque pesant sur l'Eglise de France. En pointant les dangers moraux du « politique d'abord » de Maurras qui consacre la subordination des moyens aux fins et celle du spirituel au temporel, Pie XI entend tourner la page de la régression contre-révolutionnaire provoquée chez beaucoup de catholiques français par trois décennies de tensions avec la République⁶. La fin de la polarisation dominante exercée par un nationalisme intégral qui s'affichait en 1919 comme le « parti de l'intelligence » ne va pas sans tensions. Elle a toutefois contribué à libérer « des énergies captives et commencé de réorienter une génération de chrétiens vers d'autres perspectives de pensée et d'action⁷ » comme le note fort justement René Rémond.

⁴ Jacques Le Goff, René Rémond (dir.) *Histoire de la France religieuse*, t 4, Paris, Le Seuil, 1992.

⁵ Maurice Barrès *Faut-il autoriser les congrégations* Paris, Plon, 1924.

⁶ Jacques Prévotat *Les catholiques et l'Action française : histoire d'une condamnation 1899-1939* Paris, Fayard, 2001.

⁷ Cité par Etienne Fouilloux *Une Eglise en quête de liberté. La pensée catholique française entre modernisme et Vatican II 1914-1962* Paris, Desclée de Brouwer, 2006, p.76.

Les signes d'une vitalité intellectuelle

Ayant désormais pris acte de la désinstitutionnalisation qui la prive d'une sécurité matérielle mais lui octroie une plus grande liberté spirituelle, l'Église de France reste confrontée au défi majeur de la sécularisation. La reconquête religieuse suppose une adaptation à la montée en puissance depuis les dernières décennies du XIX^e siècle d'une culture de masse se traduisant notamment par la diversification et la densification des moyens de communication. De nouveaux canaux d'apostolat sont donc expérimentés durant l'entre-deux-guerres. La création en 1919 d'un syndicat chrétien, la CFTC, marque ainsi la volonté des catholiques de prendre pied dans le débat social. La jeunesse qui tend à se constituer en groupe d'âge de plus en plus conscient de son identité représente également un enjeu essentiel auquel répondent la relance de l'Action Catholique de la Jeunesse de France dans les années vingt, le succès des mouvements spécialisés - JOC, JAC, JEC - l'essor du scoutisme et le développement d'une presse enfantine, dont *Cœur Vaillant* constitue le fleuron. La volonté de reconquête concerne également les élites sociales, politiques et culturelles. Les initiatives visant à réinvestir les lieux de la pensée abondent. Face aux tentatives de soumettre l'interprétation du message chrétien aux méthodes de la critique scientifique, historique ou philosophique, le Magistère entend faire du thomisme le ciment intellectuel d'une contre-offensive catholique⁸. Promue par l'institution ecclésiale, la pensée du « docteur angélique » trouve durant l'entre-deux-guerres le soutien fervent de nombreux penseurs laïcs. Figure éminente des convertis de la Belle Époque, homme de large culture disposant d'innombrables contacts au sein de la société intellectuelle et artistique de l'époque, compagnon de route de l'Action française dès l'avant-guerre, le philosophe Jacques Maritain est l'un des plus influents de ces « théologiens en veston ». Il est sans doute celui qui a le mieux défendu les vertus totalisantes d'un thomisme dont la mobilité permanente permet d'ordonner dans un sens chrétien l'ensemble des domaines de la connaissance. Le postulat d'une prééminence de la pensée rationaliste sur le discours religieux est ainsi inversé : le thomisme apparaît comme un cadre surplombant capable d'accueillir et de d'intégrer l'ensemble des champs de l'activité intellectuelle. Maritain entend faire fructifier le legs que le théologien du XIII^e siècle a destiné aux temps à venir. « C'est aux hommes d'aujourd'hui, écrit-il, de préparer l'avènement de la sagesse dans la culture, et de son humanisme dans la cité⁹ ». La création d'une Société philosophique Saint Thomas d'Aquin en 1922, l'essor des cercles thomistes dans les

⁸ *Ib idem*, p.39 et suivantes. Voir aussi Hervé Serry *Naissance de l'intellectuel catholique* Paris, La découverte, 2004, p40. Préparée par l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*, cette reconnaissance du thomisme comme fondement officiel du magistère est consacrée en 1879 par l'encyclique *Aeterni Patris* de Léon XIII.

⁹ Cité par Jean-Luc Barré *Jacques et Raïssa Maritain. Les mendiants du ciel. Biographies croisées.* Paris, Perrin, collection Tempus, 2012 p. 139.

années vingt et le rayonnement du foyer des Maritain à Meudon témoignent des résultats engrangés dans cette direction¹⁰. A l'heure de la condamnation romaine, Maritain se détache de l'Action Française au nom de la « primauté du spirituel ». Ses engagements temporels le rapprocheront alors d'un « humanisme intégral » compatible avec les positions de la démocratie chrétienne sans lever son hostilité à l'égard du modernisme que la disqualification des maurrassiens ne réhabilitait en aucun cas¹¹.

La période de l'entre-deux-guerres connaît également les effets d'une renaissance littéraire catholique portée depuis les années 1910 par un groupe d'écrivains attachés à la défense des valeurs chrétiennes, de la culture classique et bien souvent d'une forme de tradition sociale. Robert Vallery-Radot (1885-1970) est l'un des représentants les plus actifs d'un mouvement générationnel auquel l'historien Hervé Serry rattache près de soixante-dix profils individuels. Après la Grande Guerre la création d'organisations corporatistes, comme la Confédération professionnelle des intellectuels catholiques, le lancement de manifestations comme la semaine des écrivains catholiques, la mise en place d'un réseau de revues littéraires et intellectuelles relativement dense témoigne de la volonté de cette sensibilité de prendre position dans le champ littéraire¹². En 1925 Plon lance une nouvelle collection dirigée par Jacques Maritain, Stanislas Fumet, Henri Massis et Frédéric Lefebvre le « Roseau d'Or » - allusion à un verset de l'Apocalypse de saint Jean. Elle s'impose dans le paysage éditorial de l'après-guerre comme une vitrine de prestige de la littérature catholique où se côtoient les romans de Julien Green, Georges Bernanos, les essais de Fumet, Maritain, Chesterton ou Berdiaef. Plusieurs publications comme *La Revue des Jeunes* (1915-1929), *Les lettres* (1913-1931) ou *Vigile* (1930-1933) vont tenter, avec des succès inégaux, le pari d'installer au cœur du champ littéraire une « NRF catholique » capable de contrebalancer la puissance d'attraction de la revue de Gide et ses amis. La volonté de faire groupe et de relayer dans le champ littéraire le discours de l'institution ne va pas toutefois sans contradictions. A l'heure où la notoriété d'un écrivain se mesure à l'aune de la reconnaissance des pairs plus qu'à celui de l'appareil de prescription ecclésial, la tentation peut exister chez les plus singuliers et les plus authentiques des talents littéraires - ceux d'un Mauriac ou d'un Bernanos par exemple - de s'émanciper d'une approche trop communautaire : le choix de publier chez Plon, Gallimard ou Grasset plutôt que dans les vieilles maisons d'édition catholiques est révélatrice de cette orientation.

¹⁰ Le philosophe des sciences Louis Rougier contestera toutefois vigoureusement dans un article du *Mercur de France* en 1923 la prétention des intellectuels catholiques à faire du thomisme la « première philosophie occidentale rationnelle ». Voir François Chaubet *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Culture et politique* Paris, Nouveau Monde éditions, 2006, p.52-53.

¹¹ Etienne Fouilloux *Une Eglise* op.cit p. 76.

¹² Hervé Serry *Naissance* op.cit.

La part des congrégations religieuses

Les ordres religieux, à nouveau partie prenante du paysage spirituel français, apportent leur contribution à la vie intellectuelle de la période¹³. Un mouvement commun les amène à s'investir dans la création de revues religieuses à portée culturelle et à créer leurs propres maisons d'édition. A côté des enseignes bien connues - Mame, Lethielleux, Bloud et Gay... - apparaissent ainsi de nouvelles structures. Dès la fin du XIXe siècle les Assomptionnistes ont jeté les bases de la Maison de la Bonne Presse qui publie *Le Pèlerin*, *La Croix*, de nombreuses revues de jeunesse et plusieurs collections de livres. Les Jésuites qui publient notamment la revue *Les Etudes* et *Les cahiers catholiques* se dotent en 1925 de la maison d'édition *Spes*. Les Dominicains sont à l'origine de nombreuses revues croisant les signatures de religieux et de laïcs comme *La vie spirituelle* et *La vie intellectuelle* dans les années vingt et de la création en 1929 des éditions du Cerf appelées à occuper un rôle croissant dans l'édition catholique. Durant l'entre-deux-guerres, le nombre d'ouvrages religieux publiés en France oscille entre un maximum de 1098 titres en 1923 et un minimum de 753 en 1934. La part de la littérature religieuse par rapport à l'édition française oscille entre 7 et 12% de la production totale entre 1914 et 1923, soit des niveaux comparables à ceux des dernières décennies du XIXe siècle. Elle manifeste un décrochage entre 1933 et 1938 en se situant entre 6,5 et 5,5% de la production totale – toutefois la migration vers les maisons « généralistes » d'un certain nombre d'écrivains religieux rend peut-être plus difficile au cours de cette période l'établissement d'une statistique fiable¹⁴.

Les ordres franciscains participent au mouvement. Si leurs publications, au vu des sondages parcellaires effectués dans le cadre de ce travail, relèvent d'une visée moins « généraliste » que les revues dominicaines, elles procèdent de la volonté d'éclairer la culture de leur temps à la lumière de l'histoire et de la spiritualité de saint François. Au tournant des années trente, Alexandre Masseron estime que les six provinces des Frères Mineurs regroupent 57 couvents et 869 religieux¹⁵. Créée en 1892, la Province Saint-Pierre de France a connu après les expulsions de 1903 un redéploiement qui a amené ses frères vers Montréal, nouveau siège de la province, l'Angleterre ou la Belgique¹⁶. Au début de 1920 un retour à Paris devient possible. Suit

¹³ Sophie Hasquenoph *Histoire des ordres et des congrégations religieuses en France du Moyen Age à nos jours* Paris, Champ Vallon, 2009.

¹⁴ Voir le chapitre sur l'édition catholique rédigé par le frère Michel Albéric, o.p. dans *L'histoire de l'édition française, t.4, Le livre concurrencé 1900-1950*, Paris, Fayard/Cercle de la librairie, 1991 sous la direction de Roger Chartier et Henri-Jean Martin. Une analyse qualitative amène à souligner la part modeste de l'édition savante (théologie, textes de la tradition chrétienne) par rapport aux ouvrages de piété populaire et d'apologétique.

¹⁵ Alexandre Masseron *Les Franciscains* Paris, Grasset, 1931

¹⁶ *Cent ans d'histoire franciscaine 1892-1992. La province Saint-Pierre de France* par les frères Damien Vorreux, ofm et quelques frères de la province, Paris, Les éditions franciscaines, 1992.

une phase de reconstruction matérielle et spirituelle : installation dans de nouveaux locaux du couvent parisien à la croisée de la rue Sarrette et de la rue Marie-Rose, création d'un petit séminaire des Missions franciscaines à Fontenay, d'un scolasticat à Mons-en-Barœul... Les Frères Mineurs disposent alors de plusieurs publications : *La France franciscaine* revue savante publiant des articles de doctrine, d'histoire et des recensions d'ouvrages, *La vie franciscaine* lancée en 1921 destinée à un public plus large, *L'Almanach de Saint François*... En 1933 *La Vie franciscaine* passe sous la direction du frère Pol de Léon Albaret, jeune breton de vingt-six ans, passionné par les questions de communication dont le dynamisme allait faire pendant plus de quarante ans « un 'manager' de la province franciscaine de Paris », selon l'expression de Giuseppe Buffon¹⁷. Portant un jugement critique sur une revue de présentation trop austère, composée d'articles empruntés à d'autres publications, manquant d'originalité et d'affirmation du caractère franciscain, le nouveau directeur opère une reprise en main qui permet d'inverser une pente déclinante. La revue passe de 3900 abonnés en 1933 à 5700 en 1935. Le souci de permettre l'accès d'un public plus large aux sources premières du franciscanisme amène le frère Albaret à se lancer dans la création des Editions Franciscaines. Le premier ouvrage sorti des presses *Saint François vous écrit...* réunit en un volume les articles publiés dans la *Vie franciscaine* par l'abbé Paul Bayart afin de présenter au lecteur les textes écrits par Saint François lui-même dans une traduction assortie de commentaires explicatifs¹⁸. La journée franciscaine organisée à Lille le 18 avril 1937 en présence de 1300 tertiaires permet au frère Léon de présenter le nouveau dispositif de presse et d'édition mis en place par les frères mineurs. La même année il anime un pavillon de la presse franciscaine présent sur le site de l'Exposition internationale de Paris¹⁹.

L'ordre des Capucins a également repris pied en France au cours de la période : ses quatre provinces et ses deux commissariats regroupent, au début des années trente, 68 couvents et 1033 religieux²⁰. L'action culturelle de l'ordre passe là aussi par la publication de revues, comme *Les études franciscaines* animées notamment par le père Gratien de Paris, et par la mise en place d'une structure de diffusion, la librairie Saint François. Dans le sillage de l'ordre, une nouvelle revue est créée en 1934 *Les Amis de Saint François*, adossée sur une association portant le même nom. Celle-ci peut se prévaloir du soutien de hautes figures ecclésiastiques le cardinal Verdier, archevêque de Paris, le cardinal Baudrillard, recteur de l'Institut Catholique, et de représentants des

¹⁷ Giuseppe Buffon, ofm *Le renouveau franciscain au 20^e siècle. Le premier « Totum » des sources franciscaines*, Paris, éditions franciscaines, 2011, p.125 et suivantes.

¹⁸ Ib idem, p.111 et suivantes.

¹⁹ *Cent ans d'histoire* op.cit p.53.

²⁰ Alexandre Masseron *Les Franciscains* op.cit.

élites culturelles en la personne des académiciens Emile Male et Georges Goyau, de plusieurs membres de l'Institut comme Maurice Denis ou Georges Desvallières, de l'universitaire Etienne Gilson et du chartiste Henri Lemaitre ainsi que de nombreux hommes de lettres comme Henri Ghéon, Louis Gillet ou Alexandre Masseron. Des correspondants étrangers figurent également dans la liste des membres : Fortini l'actif podestat d'Assise, l'écrivain danois Johannes Joergensen, et quelques artistes italiens. Héritière des pèlerinages franciscains fondés en 1912 par un Capucin, le père Zacharie, l'association se consacre notamment à l'organisation, à l'accompagnement et aux comptes-rendus des voyages à Assise de nombreuses délégations françaises. Les statuts précisent qu'elle a aussi pour objet d'encourager le développement des études franciscaines et d'aider à la reconstitution d'une Bibliothèque vouée à ces recherches. Un article du Père Gratien évoque en 1935 les tribulations de cette institution fondée au début du siècle dans l'ancien couvent capucin de la rue de la santé par des religieux bibliophiles. « Soucieux d'étudier tout ce qui se rattachait au passé franciscain et d'animer le présent de la ferveur antique, ils recueillaient avec soin les vieux livres où leurs ancêtres avaient déposé leurs souvenirs, leurs études, leurs enseignements, leurs expériences » note-t-il. L'exil entraîna le départ de ces fonds vers les Ardennes belges, à Couvin dans le diocèse de Namur. Après avoir trouvé à un nouvel abri provisoire aux environs de Paris au lendemain de la Grande Guerre, la Bibliothèque s'apprête en 1935 à rejoindre un hébergement plus conforme à ses besoins, rue Boissonnade. « Toute institution qui veut vivre, prospérer et agir sur son temps, comprend l'importance d'une bibliothèque, reliquaire de son histoire, source vive de traditions familiales et des initiatives nouvelles, maison du pain, arsenal ! » conclue le Père Gratien²¹. Le fond du décor étant ainsi esquissé, reste maintenant à affiner l'échelle d'observation pour tenter un repérage plus précis des signes de la présence franciscaine dans le paysage intellectuel de l'entre-deux-guerres.

Reliefs franciscains : les formes d'une présence intellectuelle

Avec l'entrée dans la société de communication de masse, le calendrier des anniversaires et des commémorations joue un rôle de plus en plus important dans les rythmes la vie collective. Henri Irénée Marrou note dans ses carnets que la vie religieuse elle-même n'échappe pas au phénomène : « Faiblesse de notre temps : modes. Ex. Centenaires. En dix ans j'ai vu successivement Pascal, Saint François, saint Augustin être présentés comme l'essence du talaïsme²² ». En 1882, le septième centenaire de la naissance de Saint François avait été célébré dans l'Italie récemment

²¹ *Les amis de saint François*, février 1935.

²² Henri Irénée Marrou *Carnets posthumes* op.cit. Le talaïsme est le catholicisme des jeunes normaliens.

unifiée avec les moyens encore limités de la période. En 1926, les célébrations du septième centenaire de sa mort prennent une toute autre ampleur et constituent un événement religieux de portée internationale. Un dispositif complexe se met en place. Dès le mois de mai 1925 une rencontre entre Mussolini et le podestat d'Assise manifeste la volonté du régime fasciste d'apporter son soutien à une opération qu'il compte utiliser au service de son image et de l'amélioration de ses relations avec les autorités catholiques. Le 4 octobre 1926 est déclaré fête nationale en Italie tandis que le comité religieux et le comité civil fusionnent dans une organisation unique. Le Vatican s'associe à la célébration. Le 30 avril 1926 dans l'Encyclique *Rite expiatis* Pie XI affirme « qu'il n'y eut jamais aucun saint en qui l'image de Jésus-Christ et la forme de la vie évangélique aient resplendi avec plus de ressemblance qu'en François ». Le cardinal Merry del Val préside les cérémonies d'Assise. La France n'est pas en reste. Le cardinal Dubois, archevêque de Paris, est membre du comité d'honneur du Centenaire. De nombreux pèlerinages mènent vers Assise groupes de fidèles et mouvements de jeunesse. L'union intellectuelle franco-italienne présidée par Henri Hauvette, professeur en Sorbonne, organise en 1925 et 1926 un cycle de conférence sur l'influence de Saint François d'Assise sur l'art et la pensée de l'Italie à la fin du Moyen-âge. Celui qui reste « une des gloires les plus pures de l'Italie » est ainsi également célébré comme « une des figures les plus humaines de la civilisation européenne ». Devant des amphithéâtres comblés, Etienne Gilson, Henri Focillon ou Edouard Jordan déclinent les différentes facettes de ce programme. L'un des plus célèbres biographes de Saint François, l'écrivain danois Johannes Joergensen, prononce des conférences devant les étudiants catholiques de Toulouse, au collège Saint François de Brest où l'invite son ami Alexandre Masseron mais aussi à Paris et à Strasbourg²³. De nombreuses publications accompagnent cette année franciscaine. L'ouvrage collectif publié chez Droz en 1927 *Saint François, son œuvre, son influence 1226-1926* apparaît en France comme le livre du centenaire. Préfacé par le Cardinal Dubois, il rassemble les contributions de onze éminents spécialistes français ou italiens de l'académicien Georges Goyau au père Leone Bracaloni, spécialiste de l'art franciscain. Mises au point historiographiques et exploration des liens entre le franciscanisme la philosophie, l'histoire littéraire et l'histoire de l'art composent ce volume. Les célébrations de 1926 constituent ainsi le point le plus visible d'un mouvement d'intérêt manifesté depuis la deuxième moitié du XIXe siècle pour la question franciscaine. Au sein de la vaste production éditoriale suscitée par le sujet, il semble que l'on puisse distinguer schématiquement trois types d'approches. La première relève d'une volonté d'approfondissement de la connaissance

²³ Le dispositif du centenaire est présenté par deux articles de Masseron dans *Le Correspondant* « Pour préparer le VIIe centenaire » en septembre 1925, et « Le VIIe centenaire de la mort de saint François d'Assise » en septembre 1926.

passant par une confrontation aux sources de l'histoire et de la théologie franciscaines. La seconde s'inscrit dans une recherche esthétique visant à parfaire l'expression littéraire d'un sentiment religieux ou d'un enthousiasme profane pour une grande figure. La troisième procède d'une conscience de l'actualité d'un message franciscain justifiant un engagement intime ou militant. Pour filer la métaphore cartographique on évoquera donc successivement les versants de l'érudition, les vastes territoires des belles lettres et le déroulement des routes franciscaines.

Les versants de l'érudition : les « franciscanisants » ou le quatrième ordre des savants

En 1925, l'abbé Bremond dans son *Manuel illustré de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours* évoque « l'apparition et la diffusion bientôt prodigieuse » d'un quatrième ordre des « franciscanisants » dont Ozanam serait le lointain initiateur. Alexandre Masseron, l'un des guides les plus sûrs au sein de ce milieu, a repris la formule au gré des nombreuses contributions qu'il a consacrées au cours de la période à la présentation de la question franciscaine²⁴. Il s'est plu à décrire les mœurs et les débats de cet ordre informel voué à l'exploration des dépôts d'archives, au décryptage des manuscrits et à l'élucidation des problèmes complexes posés par la biographie de Saint François et l'histoire de ses héritiers. « Il faut avouer, note-t-il ainsi, que le « Quatrième Ordre » n'est pas très homogène et que l'orthodoxie de ses membres n'est pas toujours parfaite. On compte parmi les franciscanisants non seulement des catholiques, mais encore des protestants, des juifs, des libres-penseurs, etc.... ». Ce milieu de la recherche franciscaine qui regroupe religieux, érudits et universitaires se caractérise par sa dimension internationale. En 1930 est traduit en français le *Guide pour les études franciscaines* d'A.G. Little, président de la *British Society of franciscan studies*. Le Père Gratien indique dans une note liminaire que cette plaquette, datant de 1920 et mise à jour au profit de la traduction, constitue le meilleur fil conducteur au sein de la bibliographie franciscaine. Il suffit de la parcourir pour découvrir l'existence d'une internationale érudite dont les travaux sont publiés aussi bien à Paris, Londres, Rome, New York ou Barcelone, qu'à Gotha, Tübingen et Leipzig. Le collège de Quaracchi fondé à proximité de Florence par les frères mineurs pour établir une édition critique des œuvres complètes de Saint Bonaventure est l'un des centres de gravité de cette recherche franciscaine, *L'archivum franciscanum historicum* qui y est publié depuis 1908 l'un des ses carrefours. La Société internationale des études franciscaines fondée à Assise en 1902 par Paul Sabatier en est le pendant laïque. Sans prétendre à

²⁴ On trouvera ces différentes formulations dans les deux articles déjà évoqués du *Correspondant*, dans la contribution sur « Les sources de la vie de Saint François » dans l'ouvrage collection *Saint François, son œuvre, son influence 1226-1926* Paris, Droz, 1927 et dans le premier chapitre du livre *Les Franciscains* op.cit.

l'exhaustivité, on peut rapidement évoquer quelques figures françaises de ce milieu des franciscanisans et quelques uns des débats qui marquent la période.

On notera ainsi d'emblée la place centrale qu'occupe au sein de cette communauté Paul Sabatier (1858-1928). Issu d'une famille protestante du Gard, ce pasteur libéral est considéré comme l'un des pères des études franciscaines. Etudiant à la Faculté protestante de Paris, il a soutenu d'abord une thèse sur *La Didachè (ou enseignement des douze apôtres)*. Renan, dont il suivait en 1884 les cours d'hébreu au collège de France, va le réorienter vers l'étude de « la merveilleuse rénovation religieuse réalisée par Saint François » que le maître vieillissant regrettait de ne pas avoir eu le temps d'approfondir²⁵. La biographie du saint que Sabatier publie en 1893 s'inspire de la méthode renanienne. Il s'agit, à rebours de la tradition hagiographique catholique, de promouvoir une histoire critique fondée sur un examen contradictoire des sources mais n'excluant pas un principe de sympathie envers le sujet étudié²⁶. Le Saint François de Sabatier apparaît donc tel qu'André Vauchez l'a fort bien résumé « comme un personnage profondément humain ayant vécu une expérience spirituelle très profonde mais en dehors de toute référence théologique, un esprit totalement libre, ami des animaux, poète enthousiaste, précurseur par sa pauvreté radicale des révolutions sociales ultérieures et, bien qu'il n'ait pas rompu avec l'Eglise romaine, de la Réforme protestante »²⁷. « Théodidacte » ne devant rien à l'Eglise ni à l'école, François apparaît comme le guide et le porte-parole du peuple de l'Ombrie, comme le fondateur d'un mouvement laïc, composante d'un vaste courant de fermentation spirituelle qui traverse le XIIIe siècle. La récupération du Poverello par l'institution ecclésiastique et le processus de normalisation de l'ordre, entrepris dans les dernières années de la vie du saint et accentué après sa mort, constituerait donc un gauchissement et un affadissement de son message. Publié à compte d'auteur, la biographie de Sabatier trouve rapidement son public : 17000 exemplaires vendus dans la version française et 60.000 dans la traduction anglaise dès 1895. Il sera l'objet de nombreuses rééditions et de plusieurs traductions – Tolstoï qui y trouve un écho à sa propre religiosité se proposera pour la traduction russe. Dès 1898 Assise promeut Sabatier au rang de citoyen d'honneur de la

²⁵ Cette scène de vocation testamentaire est rapportée par Sabatier dans un ouvrage posthume *Etudes inédites sur saint François d'Assise*, éditées par Arnold Goffin, Paris, Fischbacher, 932, p 69-70.

²⁶ Charles-Olivier Carbonnell « De Ernest Renan à Paul Sabatier : naissance d'une historiographie scientifique de saint François d'Assise en France » in *L'immagine di Francesco nella storiografia dall'umanesimo all'Ottocento*, Assisi, Università di Perugia, Centro di Studi Francescani, 1983, p.225-.249. Ancien étudiant du professeur Carbonnell, l'auteur de l'article saisit l'occasion de rendre hommage à cet historien décédé en janvier 2013 dont les travaux renouvelèrent la réflexion historiographique en France.

²⁷ André Vauchez *François d'Assise* Paris, Fayard, 2009, p.349.

cité ombrienne²⁸. L'ouvrage suscite pourtant aussi des opposants. A sa sortie *Les Annales franciscaines* dénoncent un livre erroné, hérétique et déloyal tandis que le protestant Emile Doumergue ne goûte guère le « scepticisme mystique » à la Renan qui inspire Sabatier. Le 8 juin 1894 la Congrégation de l'Index condamne l'ouvrage qui donne une image d'un François apôtre du libre examen, indépendant du clergé, côtoyant l'hérésie et précurseur de la Réforme²⁹. Les analyses que Sabatier développera par la suite au sujet de la Séparation des Eglises et de l'Etat et de la crise moderniste, en soulignant dans les deux cas les responsabilités d'un catholicisme intransigeant refusant tout dialogue avec la pensée rationnelle, ne le rapprocheront pas du magistère. La condamnation romaine n'empêche pas pourtant, au fil des publications et des échanges scientifiques et humains, l'établissement de liens entre Sabatier et les auteurs catholiques. Johannes Joergensen, dans une biographie de Saint François munie de l'imprimatur, rappelle combien les études franciscaines doivent au mouvement de retour aux sources impulsé par Sabatier – qu'il compare toutefois à Christophe Colomb amené à d'heureuses découvertes par des suppositions erronées. Alexandre Masseron ne manque jamais une occasion de manifester son admiration chaleureuse pour celui qu'il qualifie de « plus illustre des franciscanisans, non seulement de France mais du monde » et c'est à regret qu'il semble confesser des divergences avec celui-ci. « Nous sentons que lorsque M. Paul Sabatier parle de Saint François, il en parle comme fait un apôtre de la cause à laquelle il a consacré sa vie. Et voilà ce qui nous rend particulièrement précieuse les études franciscaines de M. Paul Sabatier, alors même qu'il ne nous est pas possible d'en accepter toutes les conclusions et que notre conscience de catholiques nous oblige parfois à nous tenir en garde contre le pouvoir de séduction de ce charmeur » note-t-il ainsi en 1925 dans l'article du *Correspondant* signalé plus haut. La publication posthume d'une version partiellement remaniée de la biographie de Saint François et d'un volume d'études inédites ne met pas un terme aux débats³⁰. Tout en reconnaissant l'évolution positive de Sabatier vers une vision plus juste d'un saint « foncièrement enfant de l'église catholique », les *Annales franciscaines* pointent le caractère fuyant d'un auteur protestant aux « successifs assentiments » à qui l'on ne peut reprocher l'illogisme de sa pensée, celle-ci étant « la condition native de

²⁸ Voir la reproduction du document dans *Ens infinitum. A l'école de saint François d'Assise*, édité par Claude Coulot et Franck Storne, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2009, p. 227. Cet ouvrage est le résultat d'une exposition reflétant la richesse du fonds franciscain et archives de Paul Sabatier conservés à la Bibliothèque nationale de Strasbourg.

²⁹ *Ib idem.*

³⁰ *Etudes inédites sur saint François d'Assise*, éditées par Arnold Goffin, Paris, Fischbacher, 1932 Les deux ouvrages préparaient une réécriture de la biographie que Sabatier emporté par la maladie en 1928 ne put achever. Le recueil d'inédits est composé notamment de cours présentés à la faculté protestante de Strasbourg en 1924-1925 et de dossiers reprenant plusieurs questions chères à Sabatier.

son système religieux »³¹. En 1933, le franciscain Agostino Gemelli, recteur de l'université catholique de Milan, n'est guère plus indulgent pour Sabatier et juge toujours justifiée une mise à l'index qui « signalait un danger et dénonçait un piège dans cette façon de montrer aux âmes un saint François qui n'est qu'un homme, rien qu'un homme, bien plus, un homme mutilé par Rome, ce qui est en fausser le véritable idéal³² ».

D'autres franciscanisants œuvrent dans le domaine historique. Henri Lemaitre (1881-1946) chartiste de formation, dont le nom est surtout associé aujourd'hui à l'histoire des bibliothèques et du mouvement pour le développement de la lecture publique, est l'un d'entre eux. Spécialiste de l'histoire religieuse médiévale, il a noué en 1902 une amicale collaboration avec le père Antoine de Sérant historien des Frères Mineurs³³. Il sera en 1922 le promoteur d'une nouvelle *Revue d'histoire franciscaine* qu'il dirigera jusqu'en 1932. L'objet de la revue d'après le bulletin de lancement est « de préparer des documents pour écrire plus tard et définitivement l'histoire religieuse, politique et sociale des trois Ordres de saint François en France. » Le plan de travail proposé ici s'inspire visiblement de l'histoire méthodique qui domine alors l'université française. « Notre tâche est donc de rassembler sur le chantier les matériaux épars ; d'établir par un examen critique, la valeur de chacun d'eux, de dresser des répertoires, afin de permettre le moment venu l'élaboration d'œuvres de synthèse³⁴. » Henri Lemaitre s'acquittera d'une partie de ce programme en publiant une *Géographie historique des établissements de l'ordre de Saint François en Aquitaine (sud-ouest de la France) du XIIIe au XIXe siècle*. Le capucin Gratien de Paris (1873-1943) est lui aussi un des artisans de l'histoire franciscaine. Il collabore depuis 1906 aux *Etudes franciscaines*. Il publie en 1928 une importante *Histoire de l'évolution de l'Ordre des Frères Mineurs au XIIIe siècle* et traduit en français en 1935 *Les opuscules de Saint François d'Assise*. Le journal qu'il a tenu de 1935 à 1942 dont il faut souhaiter l'édition, constituera sans doute un témoignage précieux sur la vie franciscaine de la période³⁵.

³¹ *Les Annales franciscaines*, 1932, p.123 pour le compte-rendu de la biographie ; 1933, p. 420 pour le compte-rendu des études inédites.

³² Agostino Gemelli *Le message de saint François d'Assise au monde moderne* Paris, P. Lethielleux Editeur, 1935, p.279.

³³ Nathalie Magne *Henri Lemaitre 1881-1946 De la lecture publique à la documentation* Maitrise des sciences de l'Information et de la Documentation, Université Panthéon Sorbonne Paris, 1995.

³⁴ *Ib idem*, document reproduit en annexe du mémoire.

³⁵ Pierre Morrachini « Une vie franciscaine à Paris sous l'Occupation, d'après les cahiers de Gratien Paris, frère mineur capucin » dans Xavier Boniface et Bruno Béthouart *Les chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise* Rennes, Preses Universitaires de Rennes, 2012, p.317-331.

L'histoire de l'art est également un chantier de la recherche franciscaine. Louis Gillet (1876-1943) y a contribué à plusieurs reprises. Ancien sillonniste, ami de Péguy et de Sangnier qu'il a vainement tenté de rapprocher, cet académicien enseigna à l'université Laval à Québec et fut conservateur du Musée Jacquemart-André de l'abbaye de Châalis. Il est l'auteur notamment d'une *Histoire artistique des ordres mendiants* publiée en 1911 et rééditée en 1939. Dans la préface qui accompagne la réédition, Gillet met au crédit de ce livre de jeunesse d'avoir cherché à dépasser la conception traditionnelle selon laquelle il n'y avait plus d'art religieux après la Réforme et le Concile de Trente. « Ce livre, note-t-il, est un des premiers qui aient osé franchir la frontière interdite et montrer que Rubens, Bernin, Greco, Zurbaran, Murillo, les admirables sculpteurs espagnols, ne méritaient nullement d'être bannis de la pensée mystique »³⁶.

L'étude de la théologie franciscaine mobilise également religieux et laïcs. Durant l'entre-deux-guerres les professeurs de philosophie et de théologie des provinces franciscaines de langue française tiennent régulièrement des congrès relatifs à l'enseignement de la discipline ou à l'étude des maîtres franciscains anciens³⁷. En 1932 à Brive et en 1934 à Lyon deux congrès s'attachent par exemple à proposer études et mises au point bibliographiques autour de la figure de Duns Scot fortement contestée par les thomistes mais défendue par la famille franciscaine³⁸. Le Père Séraphin Belmont y présente un *Essai synthétique du scotisme* puis un *Essai de la théorie de la connaissance d'après Jean Duns Scot*. En ce domaine toutefois ce sont les travaux d'Etienne Gilson (1884-1978), professeur en Sorbonne sur une chaire d'histoire de la philosophie au Moyen Age, qui dominent la période auprès du public cultivé et des milieux universitaires. Ayant constaté le peu de cas que le cursus philosophique français réservait aux siècles qui séparent l'Antiquité classique de la Renaissance, Gilson œuvre dans les années vingt à imposer ce nouveau champ de recherche. Il s'expose ainsi aux réticences de certains de ses collègues qui s'interrogent sur la place d'une philosophie médiévale à forte composante chrétienne dans un enseignement universitaire laïque comme à la volonté de l'Eglise de surveiller le travail philosophique

³⁶ Louis Gillet *Histoire des ordres mendiants. Essai sur l'art religieux du XIIIe au XVIIe siècle* Paris, Flammarion, 1911, rééd 1939. Louis Gillet s'interroge sur l'accord entre la sentimentalité que révèle ce livre d'avant guerre et la sensibilité des jeunes générations. S'il reconnaît que l'art franciscain qu'il évoque dans ces pages n'a « rien de commun avec le langage intellectuel, presque mathématique, que nous enseigne Paul Valéry », il lui reconnaît le mérite de rester sensibles à tous en parlant le langage des images et des émotions.

³⁷ Publication des actes dans la *France franciscaine*, juillet-décembre 1931.

³⁸ Publication des actes dans la *France franciscaine* septembre –décembre 1933 et *Congrès des lecteurs franciscains de langue française. Quatrième congrès. Lyon, 23-25 août 1934*, Paris, Editions franciscaines, 1935.

lorsqu'il touche à la religion³⁹. L'élection au Collège de France en 1932, le succès de la collection « Etudes de philosophie médiévales » qu'il dirige chez Vrin, l'apparition de jeunes disciples comme le normalien Paul Vignaux attestent de la reconnaissance croissante dont bénéficie Gilson. Comme l'a bien noté Etienne Fouilloux, son rapport à la philosophie médiévale est différent de celui de Maritain. Son propos est moins d'en rechercher l'actualité que de la resituer dans son contexte. Son thomisme sans exclusive l'amène à s'intéresser à d'autres courants et notamment à la pensée de Saint Bonaventure auquel il consacre en 1924 un ouvrage majeur. En 1926 dans l'ouvrage collectif *Saint François d'Assise. Son œuvre-son influence*, il propose une synthèse pédagogique d'une trentaine de pages sur la philosophie franciscaine. Gilson constate ici que Saint François, qui n'a jamais possédé ni désiré la connaissance savante, n'a laissé pour toute somme théologique que l'exemple d'une vie et les deux trésors que sont la pénitence et la pauvreté. Toutefois un certain nombre de lettrés attirés par cet exemple allaient rejoindre l'ordre franciscain et y apporter avec eux la science de leur temps, mais une science épurée par la volonté de renoncement à soi imposé par l'idéal du Poverello. Ainsi selon Gilson « une philosophie franciscaine n'est donc pas une philosophie inventée par Saint François, ni déduite de principes philosophiques posés par Saint François, c'est la philosophie pure et simple, en tant qu'elle se réforme et se transforme du dedans pour attacher l'homme à Dieu par la contemplation du Christ, l'imiter par l'exercice des vertus et lui conquérir des âmes ». Gilson étudie alors comment Alexandre de Hales a attaché les anneaux de la chaîne franciscaine à ceux que lui tendaient ses prédécesseurs d'Aristote à Saint Augustin, comment Saint Bonaventure a su combiner la spéculation scientifique du philosophe et la mystique du contemplatif dans son *Itinéraire de l'âme à Dieu* et comment les calculs savants de Roger Bacon, le Grand Art de Raymond Lulle et la subtile obscurité de Duns Scot ont pu développer la postérité de cette pensée⁴⁰.

Un certain nombre de débats animent au cours de la période la petite communauté des franciscanisants. Le problème des sources de la vie du saint reste ainsi au cœur de la question franciscaine depuis la publication de la biographie de Sabatier. L'ensemble des chercheurs s'entend pour un regroupement de ces sources autour de cinq rubriques principales : les œuvres de saint François, les biographies anciennes, les documents diplomatiques, les chroniques de l'ordre, les chroniques étrangères à l'ordre. C'est sur la deuxième des catégories que se concentrent les controverses. Sans rentrer dans une querelle érudite qui dépasse notre propos, rappelons simplement ici l'existence de deux écoles qui hiérarchisent de façon différente la valeur de ces sources

³⁹ Etienne Fouilloux *Une Eglise en quête* op.cit p. 120 et suivantes ; voir aussi François Chaubet *Histoire intellectuelle de l'entre-deux-guerres* op.cit. p.52-53.

⁴⁰ *Saint François, son œuvre, son influence 1226-1926* Paris, Droz, 1927

biographiques. Une première école considère que les seules sources utilisables par l'historien moderne sont les légendes de Thomas de Celano, premier biographe mandaté par l'ordre, et la légende majeure de Saint Bonaventure. Pour ce groupe de chercheurs les biographes officiels disposaient en effet des sources les plus fiables et du regard le plus juste sur le parcours de François. Les autres sources, issues de courants minoritaires en lutte contre la ligne officielle de l'ordre, ne constitueraient à leurs yeux qu'une « pozza inaquata » - une mare d'eau pourrie⁴¹. Dans le sillage du pasteur Sabatier, une deuxième école attachée à souligner la radicalité du projet franciscain primitif critique au contraire les sources officielles. Elle les soupçonne de réécrire la vie du saint en fonction de l'évolution ultérieure de l'ordre. Un « vrai François » se dessinerait plus volontiers dans la *Légende des trois compagnons (Legenda trium sociorum)* rédigée en 1246 par des frères ayant partagé son intimité ou dans *Le miroir de perfection (Speculum perfectionis)* que Sabatier pense pouvoir rattacher au frère Léon⁴². D'autres débats historiographiques pourraient être distingués. Il en va ainsi de la question des stigmates, au cœur de l'hagiographie franciscaine. Le miracle a été contesté par certains auteurs du XIXe siècle qui, à l'heure du développement de la psychopathologie, ont voulu y voir un phénomène d'autosuggestion provoqué par l'exaltation mystique du saint. D'autres comme Renan ont invoqué une création des frères de François soucieux d'affirmer la sainteté de leur héros. Sabatier ne suit pas ici son maître : les témoignages sur les stigmates lui semblent suffisants pour admettre la réalité d'un phénomène inexplicable en l'état actuel des connaissances. Il accepte donc le mystère, sans y voir pour cela une manifestation surnaturelle⁴³. La question réapparaît de façon indirecte à l'approche du Centenaire. Louis Gillet dans son *Histoire artistique des ordres mendiants* accordait aux stigmates un rôle essentiel dans la genèse de l'art franciscain. « On découvre avec étonnement non pas un second christ mais quelque chose qui s'en approche. Un homme du siècle, un moderne, a reproduit en lui les caractères divins. [...] Il fallait ce miracle pour rompre l'enchantement, réveiller le monde engourdi, permettre à un contemporain de forcer les barrières de l'art. » notait-il. La thèse est reprise dans les années vingt par Maurice Beaufreton mais contestée par le Père Brancolini, grand spécialiste italien de la question, qui pense que si saint François

⁴¹ Alexandre Masseron *Les franciscanisans* op.cit. Il note ici que le Jésuite Van Ortroty était l'un des chefs de file de cette première école représentée en France par Maurice Beaufreton auteur de plusieurs ouvrages consacrés au franciscanisme dans les années vingt, notamment une *Anthologie franciscaine du Moyen Age* Paris, Spes, 1920 et *Saint François d'Assise*, Paris, Plon, 1925.

⁴² Sur les enjeux historiques du débat voir André Vauchez *Saint François* op.cit p. 279 et suivantes pour une présentation actuelle de l'état des sources et p. 347 et suivantes sur les interprétations de Sabatier. Sur Paul Sabatier et le *Speculum* voir les mises au point dans *Ens infinitum. A l'école de saint François d'Assise*, op.cit.

⁴³ Charles-Olivier Carbonnell « De Ernest Renan à Paul Sabatier... » op.cit.

n'avait pas été stigmatisé, il n'est pas certain que son influence sur l'art et sur la civilisation aurait été diminuée⁴⁴.

Le territoire des belles lettres : l'expression littéraire du sentiment franciscain

Julien Green dans la préface au beau livre de Damien Vorreux sur « François d'Assise dans les lettres françaises » a évoqué la diversité du style – « des riches et des nécessiteux, des boursoufflés et des ascètes filiformes » - de la foule de ceux qui ont écrit sur le Poverello⁴⁵. S'il n'est pas possible de prétendre ici à un relevé exhaustif des différentes approches littéraires liées à l'imagerie franciscaine durant l'entre-deux-guerres, au moins peut-on tenter par quelques exemples représentatifs de baliser le paysage. Les circulations internationales que l'on a mises en évidence du côté des franciscanisants se retrouvent dans le domaine littéraire. Une des biographies les plus lues au cours de la période est ainsi celle du danois Johannes Joergensen, publiée au début du siècle par la librairie académique Perrin et réédité de façon régulière depuis lors. La lettre introductive du cardinal Merry del Val qui salue « une œuvre de grand art et d'érudition » garantit auprès du public catholique l'orthodoxie du propos. La présentation du traducteur Théodore de Wyzewa rappelle l'itinéraire de Joergensen, membre de la génération positiviste de la fin du XIXe siècle, converti par le truchement de saint François lors d'un voyage à Assise où il vit désormais. On est ici à la croisée de la biographie savante et de la biographie littéraire : précédé d'une présentation érudite de l'état des sources, l'ouvrage peut ensuite se prévaloir de qualités narratives qui le rendent accessible à tous. « Un matin, il y a de cela sept cent ans, dans la ville d'Assise, un jeune homme qui commençait à renaître d'une longue et grave maladie s'éveilla de son sommeil de la nuit » : l'incipit du premier chapitre évoque le style des contes autant que celui du récit historique⁴⁶. L'ouvrage de Joergensen fut pour de nombreux lecteurs une porte d'entrée vers Saint François. Paul Claudel évoque sa lecture dans son journal en décembre 1909. L'ouvrage est aussi un livre de chevet de François Mauriac qui visita plusieurs fois Assise et manifestait un attachement à son saint patron. En 1921 il vient de terminer un roman dans lequel il évoque le destin de Jean Pélouyere retranché de la vie par sa laideur et son mal-être. A la recherche d'un titre, il se souvient du livre de Joergensen. « J'ai pensé, écrit-il à son éditeur, à celui d'un chapitre de la vie de saint François d'Assise, qui d'abord surprend mais qui s'accorderait très bien à mon sujet, c'est *Le baiser au lépreux*. » Comme le lépreux dont la vue dégoûte au premier abord,

⁴⁴ Alexandre Masseron « Pour préparer ... op.cit. p.868.

⁴⁵ Damien Vorreux *François d'Assise dans les lettres françaises* Paris, Editions franciscaines/Desclée de Brower, 1988.

⁴⁶ Johannes Joergensen *Saint François d'Assise. Sa vie et son œuvre*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1911.

le triste héros du roman mauriacien finira par apparaître comme « un symbole vivant du Sauveur »⁴⁷.

Un autre titre important de la bibliothèque franciscaine des années vingt est lui aussi une traduction. Il s'agit du *Saint François d'Assise* du britannique G.K. Chesterton, autre converti célèbre. L'ouvrage paraît chez Plon dans la prestigieuse collection « Le Roseau d'or » dans une traduction d'Isabelle Rivière, sœur d'Alain-Fournier et veuve de Jacques Rivière l'ancien directeur de la NRF. Ouvrage sans appareil critique ni bibliographie, le livre de Chesterton propose une méditation historique très personnelle. Il s'ouvre par une définition de la position de l'auteur par rapport à son sujet et par rapport à son public⁴⁸. Chesterton envisage trois attitudes possibles pour celui qui souhaite écrire « un portrait de Saint François en anglais moderne ». La première relèverait d'une approche profane dans laquelle « l'écrivain peut traiter cet homme très grand et très extraordinaire comme une figure de l'histoire temporelle et comme un modèle des vertus sociales ». Cette approche amènera à voir en saint François une anticipation de tout ce qu'il y a de plus libéral et de plus sympathique dans l'esprit moderne - « l'amour de la nature, l'amour des animaux, le sentiment de la compassion sociale, le sentiment des dangers spirituels de la prospérité, et même de la propriété » - et à négliger son ascétisme et sa religion ramenée au statut de « superstition inévitable ». La deuxième approche nourrie d'une « religiosité agressive » se portera à l'extrême opposé et frappant « l'histoire entière au sceau des Stigmates » aboutira à une sombre figure inintelligible à ceux qui n'en partagent pas ni la foi ni la vocation. La troisième approche revendiquée par Chesterton s'adresse au profane sympathisant, tel qu'il pouvait l'être lui-même avant sa conversion. Elle va l'amener à accepter les contradictions qui sont dans le regard de l'observateur mais non dans la vie du saint pour tenter de rendre compte de l'unité d'un personnage complexe. « Dans ce roman-là, écrit Chesterton, nulle contradiction entre le poète qui cueille des fleurs au soleil, et qui s'impose une veille glaciale dans la neige, qui célèbre toute beauté terrestre et charnelle puis refuse de manger, qui glorifie l'or et la pourpre, et s'habille perversément de guenilles, qui montre pathétiquement à la fois l'appétit d'une vie heureuse et la soif d'une mort héroïque⁴⁹ ». L'autre originalité de Chesterton est de consacrer une longue réflexion au « monde que trouva saint François » destinée à comprendre les conditions du réveil de l'Évangile au sortir de siècles obscurs qui avaient leur propre lumière. On conçoit qu'une telle approche, éloignée de

⁴⁷ François Mauriac *Le Baiser au lépreux* Paris, Bernard Grasset, 1922 ; pour l'origine franciscaine du titre voir l'édition dans la collection « Le livre de poche » de 1991 avec les commentaires et les notes de Jean Touzot, p. 155 et suivantes. Le livre de Joergensen est cité parmi les lectures d'un des personnages du dernier roman publié par Mauriac en 1969 *Un adolescent d'autrefois*.

⁴⁸ G.K. Chesterton *Saint François d'Assise* Paris, Librairie Plon, 1925

⁴⁹ *Ib idem* p.12.

l'hagiographie traditionnelle comme des étroitesse positivistes, ait pu retenir l'attention d'Henri Irénée Marrou dont elle rejoint les réflexions sur la nature de la connaissance historique⁵⁰.

Alimentée par des circulations culturelles larges, la bibliothèque franciscaine n'échappe pas aux tentatives d'appropriations nationales. Si l'Italie fasciste a tenté de récupérer les célébrations du Centenaire, un certain nombre d'auteurs français vont affirmer les droits de leur pays sur la figure du Poverello. Beaucoup d'ouvrages évoquent ainsi les origines provençales ou picardes de la mère du saint. François Duhourcau, ancien combattant et grand mutilé de guerre, évoque lui un lointain peuplement gaulois de l'Ombrie pour retrouver chez le saint d'Assise l'expression typique de la poésie des races celtiques : primauté du cœur, amour fraternel de la nature, accord inné avec le christianisme. Duhourcau imagine également un panthéon franciscain, « l'ordre des Simples et Pauvres en esprit », au sein duquel mériteraient de siéger des auteurs de l'antiquité comme Diogène, Horace ou Virgile mais aussi les grandes figures du génie français du bon roi Henri à Joffre, Gallieni, Foch et Fayolle, de Molière et Boileau à Barrès⁵¹.

Parmi les ouvrages publiés dans le sillage du Centenaire certains assument le choix du roman historique comme *Le cinquième évangile. Saint François d'Assise* de Nicolas Ségur. Ami d'Anatole France et auteur jusque là d'ouvrages plus légers, Ségur évoque l'origine de son inspiration par l'illumination d'un « heureux printemps d'Ombrie », le vaste déploiement des fresques de Giotto et la lecture des chroniques qui lui firent découvrir le « charme de cet esprit franciscain, ami de la nature et de la lumière, poétique et insouciant, qui magnifie le créateur sans mépriser la créature ». Entré en sympathie pour le pauvre d'Assise, il entend s'affranchir des règles de la biographie érudite. « Ai-je besoin de dire que presque rien ici n'est fiction. La plupart des traits que j'y ai assemblés nous ont été transmis par les légendaires. Seuls le groupement, l'ordre et l'interprétation m'appartiennent » note-t-il⁵². Empruntant aux différentes traditions sans jamais les nommer, il propose un récit librement dialogué qui joue de la séduction des paysages de l'Ombrie, du dépaysement d'un Moyen Age chargé de merveilleux et renvoie à un franciscanisme émotif et sentimental. L'idéalisation d'un Moyen Age rêvé, conservatoire d'une création non encore adultérée par la modernité, est aussi l'un des ressorts du *Saint François* d'Abel Bonnard. Ecrivain précieux et réactionnaire, auteur d'un *Eloge de l'ignorance* dans lequel il s'inquiétait d'une démocratisation de l'enseignement qui ne pouvait que gêner le goût du peuple et le prédisposait à devenir le ministre de l'Education de Vichy, Bonnard évoque dans un

⁵⁰ L'intérêt de Marrou et Vignaux pour le livre de Chesterton nous a été signalé par Jean Lecuir.

⁵¹ François Duhourcau *Le saint des temps de misère François d'Assise* Paris, Spes, 1935.

⁵² Nicolas Ségur *Le cinquième évangile saint François d'Assise* Paris, Fasquelle, 1926.

imagier coloré et passéiste le temps de saint François. « La vie de tous les jours, écrit-il, y était beaucoup moins abstraite qu'à présent de la nature et de l'univers. Les machines n'avaient point séparé l'homme des bêtes. Le cheval et le bœuf étaient vraiment pour lui des compagnons. Des tribus d'oiseaux emplissaient un ciel où il n'entrait pas encore. L'hiver, les loups rodaient sur la neige⁵³. »

D'autres œuvres sont chargées d'une dimension existentielle plus affirmée. On peut ainsi évoquer la pièce d'Henri Ghéon *La vie profonde de Saint François* créée en novembre 1926 au grand théâtre des Champs Elysées. Membre de l'équipe fondatrice de la *NRF* en 1909, camarade de Gide dont il partageait alors les vagabondages homosexuels, Ghéon s'est engagé de façon volontaire durant la Grande Guerre comme médecin. Il revient alors à la foi catholique de son enfance ainsi qu'à des convictions nationalistes qui l'éloigneront de ses amis de la *NRF*. Ecrivain prolifique, il est convaincu qu'il faut « recatholiciser » la France et réconcilier le grand public avec l'art religieux. Ami du metteur en scène Jacques Copeau, Ghéon est à la recherche d'un théâtre populaire chrétien capable de mêler comique et tragique à l'image des farces du Moyen Age, d'accorder dans un même mouvement paroles, gestes et chants pour présenter des êtres humains appelés à devenir des saints. Les paroles qu'il place dans la bouche de François s'adressant à l'heure de sa conversion à Dame Charité sont visiblement inspirées à Ghéon par son propre itinéraire : « Jusqu'à ce jour, je n'ai vécu que pour moi-même. Tout m'échappait car je rapportais tout à moi. [...] Honte à moi ! gloire à vous ! La porte que vous m'entrouvrez, Dame inconnue, est celle du plus grand bonheur car elle me tire hors de moi »⁵⁴.

On terminera ce point en signalant le lien très fort établi dans la littérature franciscaine entre le saint et le cadre géographique de sa prédication. Jean-Marc Ticchi a bien montré dans un article récent l'évolution de la place d'Assise dans l'imaginaire français⁵⁵. Ignorée ou méprisée à la fin du XVIIIe siècle, la ville est redécouverte avec le romantisme. Elle devient une étape obligée du voyage en Italie et son image se transforme. La ville triste aux allures de nécropole ou de couvent se mue en capitale spirituelle, conservatoire privilégié d'un passé médiéval, habitée par la présence de son saint, au cœur d'un terroir ombrien à l'austère beauté. La revue *Les amis de saint François* s'emploie à entretenir cette vision en maintenant vivace la tradition des pèlerinages et en publiant de très nombreux articles consacrés à « l'atmosphère franciscaine » d'Assise : « Car cette ville est bien à lui, cette ville qui étage ses palais

⁵³ Abel Bonnard *Saint François d'Assise* Paris, Fayard, 1929.

⁵⁴ Catherine Boschian-Campaner *Henri Ghéon camarade de Gide. Biographie d'un homme de désirs* Paris, Presses de la Renaissance, 2008, p. 280-281.

⁵⁵ Jean-Marc Ticchi « Assise dans l'imaginaire français des XIXe et XXe siècles » *Studi franciscani* 2008, vol 105, n°3-4, p.315-336.

déserts et l'herbe de ses ruelles aux flancs du Subiaco. Et elle ne vit que de son souvenir. Jamais un homme et quelques arpents de terre ne se sont identifiés aussi étroitement, et ne nous apparaissent unis par des liens plus indissolubles »⁵⁶. André Suarez dont *Le voyage du Condottiere* reste un classique du genre ne dit pas autre chose : « Assise n'est pas Assise, elle est François⁵⁷ ». La tradition du voyage à Assise s'enrichit au cours de la période de nombreuses contributions dont celle du peintre Maurice Denis, grand rénovateur de l'art religieux et illustrateur remarqué des Fioretti, avec ses *Charmes et leçons de l'Italie* ou celle de son ami Louis Gillet qui part *Sur les pas de Saint François d'Assise*. Traversant un jour d'hiver pluvieux « une petite ville d'autrefois », l'historien de l'art s'émerveille de découvrir sur le seuil d'une maison une vieille femme à la quenouille reproduisant des gestes qui existent presque depuis que le monde est monde : « Et ces générations de fileuses, comme des déesses domestiques, filent, filent toujours la même destinée, les mêmes jours uniformes de la petite ville, cette longue histoire invariable, où est venu se mêler une fois un fil d'or, la légende merveilleuse du petit saint d'Assise⁵⁸. » De façon plus fantaisiste, Joseph Delteil évoque lui, plutôt que la ville, la campagne environnante comme cadre naturel du Poverello dans son *Discours aux oiseaux par saint François d'Assise*. « Saint François marchait à grand pas, à grandes sandales, sur cette colline de l'Ombrie toute faite à la mesure de son âme. Autour de lui la campagne verte croissait et riait dans l'abondance et le plus sûr plaisir. [...] Nul fasciste aux environs mais seulement des faisceaux d'odeurs et de rayons, le léger bruissement des pins en cimes de cristal, un épais parfum de terre féconde⁵⁹ ». Le saint François patron des écologistes pointe visiblement dans ce court texte que Delteil adresse aux oiseaux « c'est-à-dire aux hommes d'ailes, aux hommes du ciel ».

Le déroulement des routes franciscaines : l'actualité de saint François

Dans la série de conférences présentées à la Sorbonne par l'union intellectuelle franco-italienne d'Henri Hauvette, Paul Sabatier avait choisi d'évoquer « l'actualité de saint François ». Celle-ci est d'abord pour lui une actualité intérieure et spirituelle qui se manifeste par le sentiment intime d'une présence du saint. « Le souvenir de saint François ou plutôt sa personne même, note Sabatier, vient cheminer à côté de nous, se mêler à nos préoccupations actuelles les plus cuisantes, les illumine et les transfigure. Quand nous étions seuls, elles étaient devant nos yeux comme un mur d'obstacles infranchissables ; quand le prophète ombrien nous regarde, nous parle, elles ne sont

⁵⁶ *Les amis de Saint François*, février 1935, article signé des initiales G.D.

⁵⁷ Cité par Damien Vorreux *François d'Assise dans ...op.cit.* p 485.

⁵⁸ Louis Gillet *Sur les pas de Saint François d'Assise* Paris, Plon, 1933, p.17.

⁵⁹ Joseph Delteil *Discours aux oiseaux par Saint François d'Assise avec un portrait de l'auteur et un dessin par Ernest Hubert*, Paris, Edition des cahiers libres, 1926.

plus que des devoirs immenses, il est vrai, mais qui pour des âmes viriles sont un appel, plus irrésistibles que celui des cimes immaculées pour l'alpiniste qui les contemple⁶⁰... ». Le charisme du saint continue en effet à s'exercer durant la période de l'entre deux guerres y compris sur des « chrétiens du seuil » comme en témoignent les exemples très contrastés de Julien Green ou de Simone Weil. Né en 1900 à Paris, dans une famille américaine originaire du Vieux Sud, Julien Green a été élevée dans la religion anglicane. Après le décès de sa mère en 1914, il se rapproche de la religion catholique et sera baptisé le 29 avril 1916. Lorsque le père jésuite chargé de son éducation religieuse lui demande le nom de baptême qu'il souhaite choisir le jeune homme répond : « saint François d'Assise ». Cette ferveur adolescente s'explique par le souvenir des évocations de sa mère qui lui en avait parlé « avec une tendresse telle qu'on aurait pu penser qu'elle l'avait connu » et par l'enthousiasme provoqué par la lecture de la biographie d'Arvède Barine et de la Légende des trois compagnons. Le journal intime qu'il a tenu pendant plus de soixante-dix ans témoigne du souvenir de cette empreinte initiale au-delà des aléas de son rapport à la foi. En 1934 c'est la lecture des Fioretti qui réveille la nostalgie d'une évidence perdue : « J'ai éprouvé moi aussi la joie qu'ont connue frère Masséo, frère Gilles et les autres compagnons de saint François. Cela n'a duré, sans doute, que quelques minutes dans toute ma vie, mais je sais ce que c'est, j'ai eu des moments de ferveur où le monde disparaissait comme dans la brume, j'ai été amoureux du ciel. » En 1943, Green qui vit aux Etats-Unis depuis l'occupation de la France, revient une fois encore au Poverello. « Toujours préoccupé par cette lecture du livre de Joergensen, car je vois bien qu'il porte condamnation sur notre façon de vivre à tous. Nous sommes tellement loin de l'Evangile qu'à première vue on ne comprend pas très bien comment nous pourrions y revenir. [...] Saint François fut sans doute un des plus grands de tous les poètes, à ce point qu'on se demande si la sainteté n'est pas la poésie dans sa forme absolue et si la poésie humaine, même lorsqu'elle rampe au niveau du sol, n'est pas le reflet d'une splendeur spirituelle que nous sommes incapable d'imaginer » note-t-il. La vision d'un saint François miroir de la perfection du Christ, et des premiers Franciscains comme seuls chrétiens vraiment évangéliques depuis les apôtres l'habite alors. Quarante ans plus tard, il prendra le relais de Joergensen pour proposer sa propre vie du Frère François⁶¹. Le parcours de Simone Weil croise également le saint d'Assise. Née en 1909 dans une famille d'origine juive mais agnostique, sœur du mathématicien surdoué André Weil, agrégée de philosophie en 1931, la jeune femme poursuit un itinéraire placé sous le signe d'une exigence

⁶⁰ Sabatier n'avait pu donner cette conférence pour des raisons de santé mais Alexandre Masseron donne des extraits du texte dans son article du *Correspondant* de septembre 1925.

⁶¹ Nicolas Fayet *Julien Green. « J'ai aimé »* Paris, Bartillat, 2003 p.328-329. Voir aussi le dernier chapitre de la biographie de Green « L'auteur parle » où il reprend l'histoire de son lien personnel avec le saint : *Frère François* Paris, Le Seuil, 1983.

douloureuse de probité intellectuelle, de présence aux souffrances à son temps et de recherche spirituelle. Elle oscille au temporel entre une volonté d'engagement qui l'amène à militer aux côtés des communistes antistaliniens, à s'établir en usine, à aller combattre en Espagne aux côtés des anarchistes de la colonne Durruti, à rejoindre la France Libre à Londres en 1942 et une soif d'indépendance qui tend à la marginaliser. Au spirituel le même balancement l'amène à ressentir une très forte attirance pour le christianisme sans pouvoir passer le cap du baptême et de l'adhésion au dogme catholique. Un an avant sa mort, le 14 mai 1942 alors qu'elle s'apprête à quitter la France occupée, elle rédige à destination du père Perrin, dominicain qui l'accompagne depuis plusieurs mois dans son cheminement, un récit de son autobiographie spirituelle⁶². On notera l'importance de la référence franciscaine dans ce très beau texte. Simone Weil y explique avoir d'abord été une agnostique inspirée par une attitude chrétienne « à l'égard des problèmes de ce monde et de cette vie ». L'esprit de pauvreté est l'une des composantes majeures de cette attitude. « Je me suis éprise de saint François dès que j'ai eu connaissance de lui. J'ai toujours cru et espéré que le sort me pousserait un jour par contrainte dans cet état de vagabondage et de mendicité où il est passé librement. Je ne pensais pas parvenir à l'âge que j'ai sans être au moins passée par là. Il en est de même d'ailleurs pour la prison » écrit-elle. Alors qu'une réserve la tient toujours à l'écart du dogme et des églises, trois contacts essentiels avec le catholicisme renforcent ses attentes spirituelles : une procession de nuit dans un petit village portugais un jour de fête votive, une visite à Assise et une retraite à l'abbaye de Solesmes lors des fêtes de Pâques en 1938. « En 1937, note-t-elle, j'ai passé à Assise deux jours merveilleux. Là, étant seule dans la petite chapelle romane du XIII^e siècle de Santa Maria degli Angeli, incomparable merveille de pureté, où saint François a prié bien souvent, quelque chose de plus fort que moi m'a obligée, pour la première fois de ma vie, à me mettre à genoux⁶³ ».

Sabatier évoquait également dans sa conférence de 1925 une actualité plus temporelle de saint François qui trouverait sa source dans les similitudes entre le XIII^e siècle et les temps présents : « Ce qui crée créée entre saint François et nous ces liens délicats et si forts ce n'est pas seulement de vivre à une époque où les dangers qui menacent la vie intellectuelle et morale de la société ressemblent beaucoup à ceux qui la menaçaient de son temps, c'est aussi qu'aujourd'hui, comme alors, après de merveilleux progrès, le besoin d'une renaissance, d'une ascension spirituelle, s'impose à tous les hommes qui ont le cœur bien placé⁶⁴ ». Ce sentiment se retrouve sous la plume de plusieurs intellectuels de la période qui développeront eux aussi des parallèles

⁶² Simone Weil *Œuvres* Paris, Gallimard, « Quarto », 1999, p.765 et suivantes.

⁶³ Ib idem p. 771.

⁶⁴ Cité par Alexandre Masseron « Pour préparer... op.cit.

entre l'époque du Poverello et les temps troublés des années vingt et trente. Au conflit entre le pape et l'empereur et aux guerres entre cités qui déchirent l'Italie communale du début du XIII^e siècle correspond la difficulté à reconstruire un nouvel ordre européen après la Grande Guerre. Aux conflits internes qui opposent les nouvelles élites bourgeoises du *popolo* aux aristocraties féodales correspondent les menaces de subversion provoquées par la révolution russe et les agitations sociales de l'après-guerre. En avril 1935 les Amis de saint François participent à l'organisation d'un pèlerinage à Assise de 3000 anciens combattants soucieux d'honorer le saint « négociateur de la paix ». Dans l'homélie prononcée à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle chapelle des frères mineurs à Paris le 4 octobre 1936, le père Donœur évoque lui la proximité de la guerre d'Espagne et la nécessité de la grande figure pacificatrice de saint François dans une Europe déchirée⁶⁵. L'appel à l'apaisement social et international peut se combiner chez certains admirateurs du Poverello avec des positions conservatrices ou des penchants autoritaires. Le même père Donœur, jésuite de combat et pionnier du scoutisme, conduisant en 1926 un groupe de jeunes à Assise se montrait ainsi sensible à la mobilisation des sections fascistes de l'Ombrie, « chemises noires avec guidons et faisceaux », lors des célébrations du Centenaire. « Pays heureux et sûr de lui qui se dresse face à ses destinées parce qu'il a osé renouer la chaîne de ses traditions. Quelle leçon pour nos scepticismes et pour ces maîtres qui ne veulent connaître que les cinquante dernières années de notre histoire ! » notait-il dans ses carnets de route⁶⁶. En 1936, l'écrivain ancien combattant François Duhourcau intègre dans son « quatrième ordre » des franciscains émérites le dictateur portugais Salazar en le classant parmi les chefs qui, sachant allier « l'esprit de l'Évangile et du franciscanisme à l'éternel humanisme », sauveront le monde moderne⁶⁷.

Toutefois par l'importance qu'il accorde à la dignité de la pauvreté, le message franciscain peut de façon plus légitime être revendiqué parmi les fondements intellectuels et spirituels du catholicisme social et de la démocratie chrétienne. Des liens anciens existent ainsi entre l'Action catholique et le Tiers-Ordre franciscain. *Le manuel de l'ordre de la pénitence* édité en 1939 par le frère Albaret rappelle dans un bref historique la réforme de la règle voulue par Léon XIII et les consignes récentes de Pie XI. Le souverain pontife « a marqué nettement que le Tiers-Ordre devait être pour les militants de l'Action catholique, l'école des vertus intérieures, le centre de rassemblement fraternel où se forge l'âme commune qui s'épanouira sur le plan des réalisations apostoliques et sociales. Telle est donc la mission actuelle du Tiers-Ordre : sanctifier les âmes par l'infusion de la vie religieuse, les tremper pour l'action

⁶⁵ Damien Vorreux *Cent ans d'histoire franciscaine* op.cit p., p.52.

⁶⁶ Cité par Jean-Marc Ticchi « Assise dans... » op.cit.

⁶⁷ François Duhourcau *Le saint des temps de misère* op.cit.

catholique et l'action sociale chrétienne⁶⁸ ». La référence franciscaine est également présente parmi les héritiers du Sillon. Fondé en 1893 au lendemain de l'encyclique *Rerum novarum* par un groupe de jeunes intellectuels catholiques soucieux de prouver qu'il était possible de réconcilier religion, culture et prolétariat, ce mouvement allait rapidement s'identifier à la forte personnalité de Marc Sangnier. Le Sillon tirait son nom d'un tableau du peintre Théobald Chartran représentant un Saint François au labour guidant un araire tiré par deux bœufs⁶⁹. La condamnation pontificale en 1910 d'une organisation jugée trop politisée, ne met pas à un terme à l'engagement de Marc Sangnier qui fonde alors le mouvement Jeune République. Le point culminant de cette action est l'organisation en aout 1926 dans son domaine de Bierville, dans l'Essonne, d'un vaste congrès placé sous le signe du pacifisme, de l'esprit européen et de la réconciliation des peuples au lendemain de la Grande Guerre. Durant plusieurs semaines près de 6000 congressistes issus de 33 pays assistent à ces rencontres qui constituent incontestablement un moment fondateur pour de très nombreux militants chrétiens. A Bierville, la présence franciscaine se manifeste de façon symbolique par le chemin de pèlerinage qui traverse le vaste domaine et conduit d'un calvaire situé sur une colline vers des grottes dédiées à saint François. C'est à proximité de ces grottes que sera construit quelques années plus tard l'Epi d'or, première auberge de jeunesse française qui témoigne de l'engagement persistant de Sangnier en faveur des mouvements d'éducation populaire⁷⁰. A côté de la Jeune République de Sangnier, un autre parti politique issu lui aussi de la démocratie chrétienne voit le jour en 1924 : le Parti Démocrate Populaire. Affirmant une vocation centriste, il comptera une vingtaine de parlementaires et son chef de file Auguste Champetier de Ribes participera à certains des gouvernements de la période. Une conférence prononcée par ce dernier à Brive le 28 avril 1927, dans le sillage des célébrations du Centenaire, atteste une fois encore de la filiation intellectuelle entre démocratie chrétienne, doctrine sociale de l'Eglise et héritage franciscain. Pointant avec humour la curieuse inspiration qui a amené les organisateurs à confier à un membre de la Commission des Finances de parler du petit

⁶⁸ *Manuel de l'ordre de la pénitence* réalisé en collaboration par les soins du R.P. Pol de de Léon Albaret, O.F.M., Editions franciscaines, 1939, p.32-33. Le manuel est tiré à 25.000 exemplaires. Une étude du Tiers-Ordre au vingtième siècle reste à faire pour prolonger la mise au point de Jean-Marie Mayeur « Tiers-Ordre franciscain et catholicisme social en France à la fin du XIXe siècle » dans André Vauchez *Mouvements franciscains et société française XIIIe-XXe siècles. Etudes présentées à la Table ronde du CNRS, 23 octobre 1982* Paris, Beauchesne, 1984.

⁶⁹ Se rappelant de ce tableau, le jeune Henri Guillemin lorsqu'il intègre l'Ecole Normale Supérieure en 1924 décide d'entreprendre un travail de recherche sur Saint François laboureur. Craignant de s'attirer les foudres du bibliothécaire socialiste Lucien Herr qu'on lui a présenté comme farouchement anticlérical, il reçoit au contraire un accueil chaleureux de celui-ci qui le renvoie vers les travaux de Sabatier et lui témoigne de son estime pour Sangnier. Voir Alain Peyrefitte *Rue d'Ulm. Chroniques de la vie normalienne* Paris, Fayard, 1998.

⁷⁰ Denis Lefèvre *Marc Sangnier. L'aventure du catholicisme social*. Paris, Mame, 2008.

pauvre d'Assise, le conférencier les remercie de l'avoir soustrait pour une soirée de sa hantise « des chiffres et des milliards » et constate qu'il « est facile d'équilibrer un budget quand on a fait vœu de pauvreté ». La méditation qu'il développe ensuite l'amène à s'interroger sur le charisme particulier de ce fils de famille en rupture de ban dont l'œuvre a traversé l'histoire et grandit encore. L'actualité de saint François est là encore rappelée. « Plus que jamais, affirme le conférencier, nous avons besoin de ses leçons. Quand vit-on jamais plus que de nos jours plus d'appétit et plus de bassesse ? Courbés sous le poids de la contrainte économique, jamais plus qu'aujourd'hui nous n'avons sentie la tyrannie de l'argent et des jouissances matérielles. Jamais plus qu'aujourd'hui nous n'avons besoin de rappeler que la solution n'est pas dans la lutte des classes et dans la guerre civile, mais dans l'amour que prêchait François et dans les préceptes éternels de la charité chrétienne⁷¹. »

Basée à Lyon, la Fédération des groupes d'étude du sud-est procède elle aussi de l'encyclique *Rerum Novarum* et des idéaux d'une éducation populaire chrétienne. Elle dispose depuis 1892 d'une revue mensuelle, *La Chronique sociale de France*, et d'une sorte d'université itinérante avec les semaines sociales instituées en 1904. Marius Gonin (1873-1937) tertiaire franciscain et principal animateur de cette organisation se réclame de l'esprit du Poverello - esprit de pauvreté et de sacrifice, d'humilité et d'amour - pour « juguler les appétits dominateurs pour qui la terre est un champ d'écrasement mutuel, tout en faisant de la fraternité sociale le devoir le plus saint qui puisse solliciter le cœur de l'homme⁷² ». Joseph Folliet (1903-1972), proche collaborateur puis successeur de Gonin, est lui aussi attaché à l'esprit franciscain. Son premier pèlerinage à Assise date de l'été 1923 et sera suivi de nombreux retours. Lors des fêtes de Pâques de 1927, il fonde à l'occasion d'une randonnée en Alsace le mouvement des Compagnons de saint François qui recherche dans une spiritualité de la route la « joie parfaite » du pauvre d'Assise. Le choix du saint patron indique que les marcheurs ne seront pas de « vulgaires touristes » qui voyagent pour leur plaisir. « Comme saint François, note Folliet, les Compagnons seront des pauvres volontaires. Au matérialisme moderne, à l'amour des richesses, ils opposeront leur idéalisme, leur détachement, leur vie simple, leurs repas frugaux. Fuyant les villes malsaines, ils cherchent à découvrir, sous les mille aspects de la bonne nature, la poésie et l'amour du Créateur⁷³. » Ils sont 25 compagnons à participer au premier pèlerinage, ils seront 600 à se rendre à Rome et à Assise en 1937 pour le dixième anniversaire du mouvement. Folliet transplante cet esprit franciscain

⁷¹ Le texte inédit de cette conférence nous a été transmis par Philippe Dazet-Brun, auteur de la biographie de référence *Auguste Champetier de Ribes 1882-1947 : un catholique social en République*, Paris, Séguier, 2008.

⁷² Cité par Antoine Deléry *Joseph Folliet* Paris, Les éditions du Cerf, 2003, p.40.

⁷³ *Ib idem*, p.83.

auprès des différents mouvements de jeunesse spécialisés qu'il anime en tant que « chansonnier » et dans les différentes revues auxquelles il apporte sa collaboration au cours de la période : *La vie catholique* de Francisque Gay dans les années vingt, *Sept* dans les années trente. Revue dirigée par le père dominicain Bernardot, *Sept* se voulait un hebdomadaire catholique engagé portant dans le débat intellectuel français un point de vue inspirée par la ligne de Pie XI. L'interview donnée au journal par le président du conseil socialiste Léon Blum et les jugements critiques sur la cause franquiste allaient entraîner la fureur des catholiques conservateurs contre l'hebdomadaire. Lâché par le Vatican, il disparaît à la fin du mois d'août 1937⁷⁴. En novembre 1937 paraît *Temps présent* qui regroupe une partie de l'équipe de *Sept* mais sous une direction laïque qui n'engage plus ni l'Eglise ni l'ordre des Dominicains. C'est dans ce nouveau titre que Folliet signe, durant la drôle de guerre, les premiers billets de « frère Genièvre », empruntant ici le nom de l'un des compagnons de saint François dont la vie avait été illustrée quelques années plus tôt par le peintre Maurice Denis. Il popularisera ce pseudonyme dans l'après-guerre, s'imaginant comme « masque comique » ce « bon franciscain au tempérament de chèvre sauvage, aux plaisanteries douces-amères dont on ne sait jamais bien si elles sont naïvetés ou ironies⁷⁵ ». Au sein des équipes de ces différentes publications la sensibilité franciscaine est également représentée en la personne de l'ancien éditeur du Roseau d'Or, Stanislas Fumet (1896-1983) membre du Tiers Ordre dont le foyer, rue Linné, apparaît comme un point de ralliement spirituel et littéraire pour de nombreux jeunes intellectuels catholiques⁷⁶. Le groupe *Esprit* qui constitue une autre des tentatives majeures de rénover de la pensée chrétienne dans les années trente et refaire la Renaissance n'ignore pas elle non plus la référence franciscaine, comme en témoigne un article de Daniel-Rops publié en mai 1933 dans la revue « Francisco sacrum ». Ce carnet de route en Ombrie est l'occasion pour l'écrivain de souligner l'actualité dans des temps de crises économiques du message radical du saint d'Assise et sa capacité à secouer l'esprit de propriété et la volonté d'être rassurés dans lequel s'assoupissent trop de contemporains. **D'autres contributions de ce numéro remonteront cette piste et souligneront le rôle d'un Marrou ou d'un Vignaux dans l'entreprise.**

Parmi les routes franciscaines de l'entre-deux-guerres voit-on apparaître celle du dialogue interreligieux fréquemment associée aujourd'hui à la postérité du Poverello ? Cette association tient au célèbre épisode de la rencontre en 1219, à Damiette assiégée

⁷⁴ Le soutien à *Sept* d'une partie de la famille franciscaine est attesté par les commentaires du Père Gratién de Paris qui regrette dans son journal la condamnation d'une revue anticonformiste. Voir Pierre Morrachini « Une vie franciscaine à Paris sous l'Occupation, d'après les cahiers de Gratién Paris op.cit.

⁷⁵ Ib idem p. 302.

⁷⁶ Voir les mémoires de Stanislas Fumet *Histoire de Dieu dans ma vie* Paris, Editions du Cerf, 2002.

par la cinquième croisade, entre François et le sultan d’Égypte et de l’échange entre les deux hommes au sujet de leurs religions respectives. Dans une époque marquée par le triomphalisme de l’Exposition coloniale de Vincennes, la dimension missionnaire semble plus volontiers associée à la célébration de la présence française outre mer qu’à l’ouverture aux autres cultes. Cette tonalité domine ainsi la conclusion de l’étude du chartiste Pierre de Cenival sur la mission franciscaine du Maroc dans le livre du Centenaire. « L’intervention de la France au Maroc ouvre un chapitre nouveau dans l’histoire de l’Église marocaine. Ce sont encore des Franciscains qui, en vertu d’une tradition sept fois centenaire, remplissent aux armées les fonctions d’aumôniers militaires. Il ne leur manque même pas la prise de possession du sol par le martyr. L’un d’eux le Frère Michel Fabre est le 17 avril 1912 victime des massacres de Fès » écrit-il⁷⁷. Réduite à la portion congrue par ce contexte colonial, la thématique du dialogue interreligieux n’est pourtant pas totalement absente. Elle est ainsi au cœur du parcours érudit et mystique du grand orientaliste Louis Massignon, fasciné par la figure de saint François comme celle de Charles de Foucauld. Entré dans le Tiers-Ordre en 1932 sous le nom de frère Abraham - le père de tous les croyants - il se rend en pèlerinage à Damiette deux ans plus tard. Dans la ville où saint François s’était exposé au martyr pour témoigner de sa foi devant le sultan, Massignon fait vœu d’un don de soi pour les âmes musulmanes. Ce vœu de Damiette, qui institue dans son esprit une intercession mystique, sera béni par Pie XI le 18 juillet 1934 par Pie XI dans une audience privée au Vatican⁷⁸. On notera également le recours à la référence franciscaine au service d’un dialogue avec d’autres aires culturelles et religieuses. Romain Rolland grande figure du pacifisme durant la Grande Guerre, attiré dans les années vingt par la figure du leader indien Gandhi présente celui-ci comme « le petit saint François de l’Inde ». En 1939 dans un numéro des *Études carmélitaines*, Olivier Lacombe (1904-2001), qui fait partie du petit cercle franciscain fréquentant rue Linné la famille Fumet et qui deviendra l’un des meilleurs spécialistes français de la civilisation de l’Inde, établit un parallèle entre la « joie parfaite » évoquée dans les Fioretti et une méditation bouddhiste sur la patience parfaite⁷⁹.

Au bilan la multiplicité et la diversité des références rassemblées ici semblent donc attester une incontestable présence franciscaine. Plus discrète que celle du thomisme conquérant, moins ambitieuse dans ses objectifs intellectuels – il ne s’agit pas d’ordonner dans une synthèse surplombante la somme des savoirs d’une époque - et

⁷⁷ Pierre de Cenival « La mission franciscaine au Maroc » dans *Saint François, son œuvre, son influence* op.cit.

⁷⁸ Christian Destremeau, Jean Moncelon *Louis Massignon* Paris, Perrin « Tempus », 2011, p.288 et suivantes

⁷⁹ Cité par Damien Vorreux *François d’Assise dans les lettres* op.cit. p 496. Olivier Lacombe sera plus tard titulaire de la chaire de philosophie comparée à la Sorbonne.

moins connue de l'historiographie, cette présence contribue toutefois à donner sa couleur à la sensibilité religieuse de l'époque. On se gardera certes de sur-interpréter les résultats de notre tentative de relevé topographique. Une approche cartographique tend à donner une vision statique du phénomène observé et ne rend pas suffisamment compte des circulations, des échanges, des repositionnements. La présentation d'un dispositif ne gage pas non plus de son efficacité. D'autres études supposant l'accès à des sources plus quotidiennes – manuels du Tiers-Ordre, presse locale, archives des ordres ou des diocèses... - seraient nécessaires pour mesurer la réception et l'appropriation par le public croyant de tendances observables parmi les élites religieuses. Il n'en reste pas moins que les signes d'un renouveau franciscain, visibles chez les intellectuels depuis le milieu du XIXe siècle, s'épanouissent au cours de l'entre-deux-guerres. La floraison d'ouvrages consacrés au Poverello peut apparaître paradoxale au regard de la méfiance de saint François pour la vanité de la culture livresque – on sait qu'il considérait que le véritable bréviaire était dans l'humilité et la mortification. Alexandre Masseron sensible à ce paradoxe y trouvait l'écho de la célèbre question du frère Masséo s'interrogeant sur les sources du charisme particulier de François « Pourquoi à toi ? ». Des réponses rassemblées ici quelques éléments semblent se détacher. Pour certains François d'Assise est le saint des temps de misère, capable d'apaiser un monde en crise et de dénouer les enjeux d'une époque lourde de tensions internationales et sociales. Pour d'autres, le jongleur de Dieu apparaît comme le saint des temps d'espoir dont la « joie parfaite » est en mesure d'animer les élans d'un apostolat renouvelé. C'est bien dans cette lignée que s'inscrit Marrou quand il note dans son essai de 1927 que « saint François ayant à goûter les prémices de l'éternelle réalisation, c'est sous la forme d'une musique plutôt que d'une vérité mathématique qu'elle a été offerte à son cœur ».